

1

Les minilaiteries dans le paysage laitier ouest-africain

Christian CORNIAUX, Guillaume DUTEURTRE

Qu'est-ce qu'une minilaiterie ? La question semble triviale. De façon implicite, on imagine aisément une petite structure qui collecte du lait produit localement. Pourtant derrière ce terme se cache une diversité de situations, à commencer précisément par les volumes traités et par la matière première utilisée dans la fabrication des produits laitiers (lait local *vs* lait en poudre importé).

Pour comprendre ce que sont les minilaiteries, il est nécessaire d'explicitier dans un premier temps les conditions du développement du secteur laitier en Afrique de l'Ouest. Entre une production locale à dominante agropastorale et des marchés urbains en plein essor, mais approvisionnés en grande partie par les importations de lait en poudre, émergent des bassins laitiers. Différentes formes d'entreprises laitières, qui seront décrites dans un second temps, s'insèrent dans ce paysage laitier et participent à sa dynamique. Parmi elles se distinguent les minilaiteries.

Une production laitière à dominante pastorale

De la difficulté à accéder au marché

En Afrique de l'Ouest, la production laitière n'est pas uniquement destinée au commerce. Le lait est issu en majorité d'exploitations

pastorales et agropastorales pour lesquelles la participation à une collecte de lait constitue un cas particulier et non le cas général. De fait, alors que les statistiques nationales évaluent l'importance de l'élevage laitier en termes de « collecte » dans la plupart des pays développés, elle est estimée en termes de « production » en Afrique de l'Ouest. La production laitière totale de la sous-région s'élèverait ainsi à environ 2,4 millions de tonnes, pour un cheptel de 50 millions de bovins. Mais la majeure partie de ce lait serait autoconsommée ou échangée localement. On estime, par exemple, que moins de 7 % du lait produit au Sénégal fait l'objet d'une collecte par des unités de transformation (Duteurtre, 2007). La proportion est similaire dans les autres pays sahéliens, même si l'on manque de données précises pour l'évaluer (Duteurtre et Corniaux, 2013). La question du devenir de l'élevage laitier dans la sous-région se pose ainsi en termes d'augmentation de la production, mais aussi en termes de connexion des systèmes agricoles aux circuits de collecte, c'est-à-dire d'accès aux marchés.

Or, pour la majeure partie des exploitations laitières africaines, la production laitière est l'objet d'arbitrages complexes entre les besoins des veaux, l'alimentation de la famille et les échanges économiques. La compréhension de ces arbitrages passe par une analyse des systèmes techniques et sociaux dans le cadre desquels est assurée la production laitière (Corniaux, 2005).

Le lait dans les systèmes pastoraux et agropastoraux

Les exploitations pastorales et agropastorales d'Afrique de l'Ouest regroupent une très grande diversité de profils. Le lait provient d'unités de production extrêmement hétérogènes du point de vue du foncier disponible, du nombre d'animaux, de leur potentiel génétique, du système d'alimentation, du niveau de mobilité du troupeau et de la famille, de la part du lait dans les revenus, ou de l'importance des activités agricoles et non agricoles. Au Burkina Faso, autour de Bobo-Dioulasso par exemple, cette diversité s'illustre par la contribution de pasteurs transhumants, d'agropasteurs sédentaires ou d'agriculteurs, à l'approvisionnement laitier de la ville à partir des terroirs agricoles environnants. Entre 70 et 80 % d'entre eux considèrent le lait comme une production secondaire sur leur exploitation (Duteurtre, 2007).

Le troupeau constitue un capital sur pied dont la gestion dépasse largement son utilisation pour la production de lait. La conduite des animaux s'inscrit dans des systèmes techniques complexes : gestion des pâturages, valorisation des sous-produits agricoles, production de la fumure, besoins en traction, ou forme d'accumulation des revenus agricoles et non agricoles. Les animaux constituent aussi un élément fondamental dans les relations sociales entretenues au sein et en dehors de la famille. Ils représentent des objets de don, de confiage ou peuvent être vendus pour faire face aux dépenses domestiques. Les éleveurs sont donc amenés à arbitrer entre plusieurs objectifs d'utilisation du troupeau : alimentation de la famille, revenus monétaires, projets d'équipements, maintien et transmission du patrimoine, participation à la vie de la communauté. En milieu pastoral et agropastoral, les animaux et leurs productions ont en résumé des objectifs multifonctionnels.

Dans la plupart des systèmes pastoraux et agropastoraux, le lait est avant tout l'aliment des veaux, des agneaux et des chevreaux. Il leur est prioritairement destiné, notamment en période de sécheresse. Il constitue par ailleurs une composante essentielle du régime alimentaire des familles qui le consomment sous forme de boisson ou de plats préparés. Il est en outre utilisé pour la confection de lait fermenté, de beurre ou d'huile de beurre, ou même de fromage dans le nord du Niger et du Mali. Ces produits, en grande partie autoconsommés, font l'objet d'échanges divers. Enfin, si le marché le permet, le lait peut aussi être commercialisé sous forme de lait cru. Il devient alors une marchandise, du lait de collecte (Duteurtre, 2007).

Dans les environnements africains, la mise en marché du lait doit être envisagée dans un contexte de forte contrainte sur les systèmes de production : la gestion collective du troupeau, la saisonnalité des ressources fourragères agropastorales, la mobilité des animaux, et les difficultés d'accès aux aliments concentrés constituent autant d'éléments qui rendent difficile le pilotage de l'alimentation des animaux laitiers. Par ailleurs, la fragmentation des droits sur le lait au sein des familles, le faible développement des réseaux de collecte et des moyens de transport, et la diversification des activités économiques au sein des ménages compliquent la mise en place de véritables stratégies de production laitière spécialisée, orientées vers la collecte (Corniaux, 2008). Ainsi, en milieu agropastoral, la valorisation

marchande du lait se fait le plus souvent par le biais des ventes locales de produits transformés par les femmes. Ces ventes sont saisonnières et alimentent des circuits orientés vers les marchés urbains (Boucher *et al.*, 2009 ; Morin *et al.*, 2007).

Par ailleurs, le lait provient en majorité d'animaux rustiques adaptés aux conditions agroécologiques et aux différentes fonctions du bétail. Leurs performances laitières sont globalement médiocres. Ces vaches produisent entre un et quatre litres de lait trait par jour sur une période souvent inférieure à une centaine de jours. Dans ce contexte, la mise en place d'étables laitières et l'élevage d'animaux laitiers croisés avec des races laitières importées constituent des innovations particulièrement complexes à réaliser (Sow Dia *et al.*, 2007).

Élevage paysan et systèmes laitiers semi-intensifs

Un certain nombre de systèmes de production laitière évoluent néanmoins vers des systèmes plus engagés dans le marché. Ces changements sont progressifs. Ils prennent des formes très différenciées en fonction des ressources fourragères disponibles, des potentialités génétiques des animaux, des savoir-faire des éleveurs, ou des débouchés disponibles.

En zones pastorales et agropastorales, les pratiques d'élevage évoluent surtout en périphérie des villes et autour des minilaiteries rurales, c'est-à-dire là où le lait fait l'objet d'un commerce régulier et sécurisé. Le développement des ceintures laitières périurbaines repose ainsi en grande partie sur la présence de collecteurs à vélo, de détaillantes-transformatrices, et d'unités de transformation. Certains de ces acteurs en aval sont parfois eux-mêmes issus de familles d'agroéleveurs et possèdent ainsi une bonne connaissance de l'amont. Ces intermédiaires jouent ainsi un rôle de mise en relation entre les nouvelles demandes urbaines et la production agropastorale (Corniaux *et al.*, 2007 ; Morin *et al.*, 2007 ; Schneider *et al.*, 2007).

Les systèmes laitiers paysans semi-intensifiés reposent sur l'utilisation de compléments alimentaires disponibles localement pour augmenter la production de lait. On observe dans plusieurs zones le recours croissant aux graines et aux tourteaux de coton, aux fanes et aux tourteaux d'arachide, aux sons de céréales, aux pailles et aux résidus de récolte. L'utilisation de compléments va de pair avec la

pratique d'allotement des animaux laitiers (parfois qualifiée de stabulation laitière) qui peuvent être sédentarisés et séparés du reste du troupeau pendant les périodes de transhumance (Corniaux, 2008 ; Coulibaly *et al.*, 2007 ; Duteurtre et Atteyeh, 2000).

Cet engagement laitier s'accompagne d'évolutions très lentes de l'organisation familiale, parfois sur plusieurs générations. Les fonctions des revenus laitiers évoluent elles aussi : les nouvelles entrées monétaires sont mobilisées par les hommes pour les dépenses familiales, mais aussi pour l'entretien du troupeau. Les femelles laitières sont exploitées soit en gestion directe au sein de la famille, soit par l'intermédiaire de bergers salariés. La transhumance apparaît parfois comme une réponse à la saturation des terroirs et à la capitalisation du bétail. On observe alors des pratiques de délocalisation du troupeau laitier en périphérie des villes. La « marchandisation » de ces systèmes suppose ainsi des modifications importantes dans l'organisation des familles (Corniaux, 2008 ; Coulibaly *et al.*, 2007 ; Morin *et al.*, 2007).

En revanche, ces évolutions impliquent des changements techniques relativement faibles au sein des unités de production. Certains éleveurs utilisent des animaux de race métisse, mais de manière marginale. La plus grosse partie du lait est issue d'animaux de race locale. Les « nouvelles » pratiques sont mises en œuvre en réponse à une détérioration des conditions d'accès au pâturage (suite à une forte augmentation de la pression agricole) et à la demande du marché. Ces évolutions des pratiques laitières résultent finalement plus de l'adaptation locale des techniques d'embouche bovine que d'une réplique d'un modèle laitier intensif (Morin *et al.*, 2007).

Exploitations laitières urbaines et périurbaines

Autour des capitales et à l'intérieur des quartiers urbains, on assiste au développement d'élevages laitiers d'un type nouveau. Il s'agit essentiellement d'étables urbaines ou de fermes à vocation laitière. Les étables urbaines sont des unités de production généralement sommaires, installées de manière précaire dans les interstices du tissu urbain. Les fermes laitières sont des unités intensifiées, orientées vers la production de lait frais. Entre ces deux types d'élevages laitiers, on trouve un continuum d'exploitations (Duteurtre, 2007).

Décrites dans la plupart des capitales ouest-africaines, ces exploitations sont très minoritaires dans le paysage laitier. Elles souffrent souvent du manque d'espace et exploitent les rares pâturages en libre accès. Elles sont parfois amenées à fonctionner en élevage hors-sol, lorsque des aliments fourragers et concentrés sont disponibles localement. Beaucoup de ces exploitations sont mises en œuvre par des urbains : il s'agit de fonctionnaires, d'hommes d'affaires, d'hommes politiques, de commerçants qui, dans le but d'investir en attendant la retraite, fondent des exploitations semi-intensives à proximité de leur domicile urbain. Ils sont particulièrement nombreux autour de Bamako, de Dakar et de Ouagadougou. Leur exploitation peut avoir un caractère exemplaire. Pourtant, les performances laitières sont souvent médiocres, rarement à la hauteur de l'investissement alimentaire et génétique. Ces éleveurs sont d'ailleurs souvent absents et l'argent du lait n'est pas un besoin vital pour eux. Enfin, il ne faut pas exclure des motivations spéculatives sur le foncier. Les concessions rurales qui leur ont été attribuées se situent en effet dans des zones périurbaines et sont condamnées à moyen terme face à l'expansion rapide de la ville (Molina, 2009).

Élevage laitier et accès aux marchés

En Afrique de l'Ouest, le modèle laitier intensif peine à s'imposer au sein de l'agriculture familiale, à la différence des évolutions décrites en Afrique de l'Est, dans le Maghreb, en Amérique latine ou en Asie (Berthelot, 2009 ; Galleto *et al.*, 2007 ; Pocard-Chapuis *et al.*, 2007 ; Sraïri *et al.*, 2007). Certes les systèmes d'élevage agropastoraux contribuent de manière croissante à l'approvisionnement des marchés urbains, grâce à la mise en place de systèmes d'élevage semi-intensifs. De petits bassins laitiers émergent. Mais leur part demeure modeste. À l'échelle des pays et de la sous-région, la production laitière reste atomisée, saisonnée et éloignée des centres de consommation. La productivité laitière des troupeaux est très faible. D'ailleurs le lait est difficile à collecter ou à transporter. Cette situation d'une offre peu performante contraste avec une demande urbaine qui ne cesse de croître.

Des marchés urbains en plein essor

Une demande en hausse

Le niveau de la consommation par habitant en Afrique de l'Ouest est relativement faible (Figure 1). Il s'établirait en deçà des recommandations des organisations internationales (Organisation mondiale pour la santé, Institut scientifique d'hygiène, FAO) qui préconisent une consommation de 70 à 90 kg/an/habitant (en équivalents lait). La consommation individuelle de produits laitiers ne montrerait pas d'évolution marquée sur les cinq dernières décennies, si l'on en croit les estimations de la FAO. Toutefois cette tendance est contestée par des études de terrain (Duteurtre *et al.*, 2003). Dans le contexte africain, la précision de ces données est souvent insuffisante pour estimer des variations et pour comprendre les évolutions des marchés. Ce constat est valable aussi bien pour le lait local que pour le lait en poudre importé, les deux sources de produits laitiers pour les consommateurs africains.

Mais, en réalité, une consommation par habitant en légère baisse ou en légère hausse n'est pas en soi un élément déterminant pour les opérateurs de la filière. Pour eux, le facteur décisif est la croissance démographique soutenue. C'est elle qui entretient la hausse de la consommation nationale des produits laitiers (Figure 2). Elle atteint des sommets avec des taux de + 3,5 % par an à l'échelle nationale. En d'autres termes, les populations du Sénégal, du Mali, du Burkina et du Niger vont doubler dans les trois prochaines décennies. Les taux sont encore plus importants dans les capitales, de l'ordre de 5 %. À titre d'exemple, Bamako qui comptait 2 millions d'habitants en 2010 en comptera 5 millions en 2030 ! La taille du marché croît indubitablement. Pour les autorités publiques, une question majeure est alors de savoir comment nourrir cette population, en particulier en ville. La production locale est-elle seulement en mesure de couvrir les besoins actuels ?

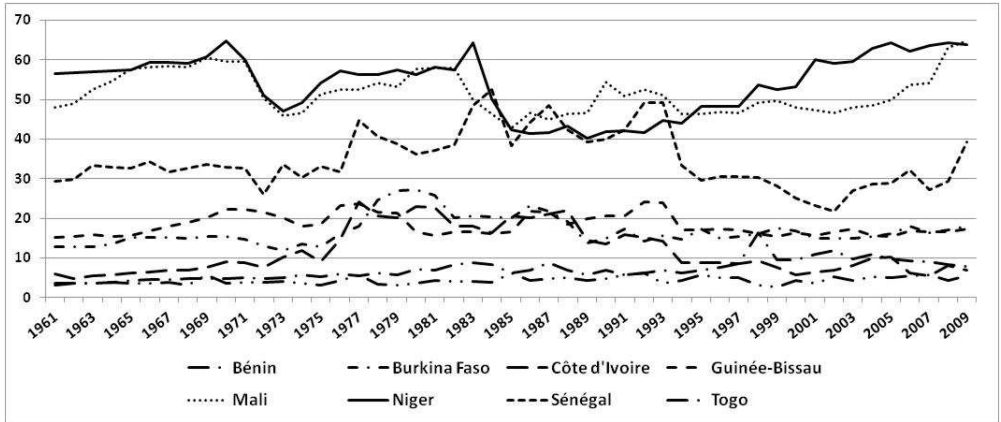


Figure 1 : Évolution de la consommation individuelle de produits laitiers en zone Uemoa (en kg/an/hab.) [d'après FAO, 2012].

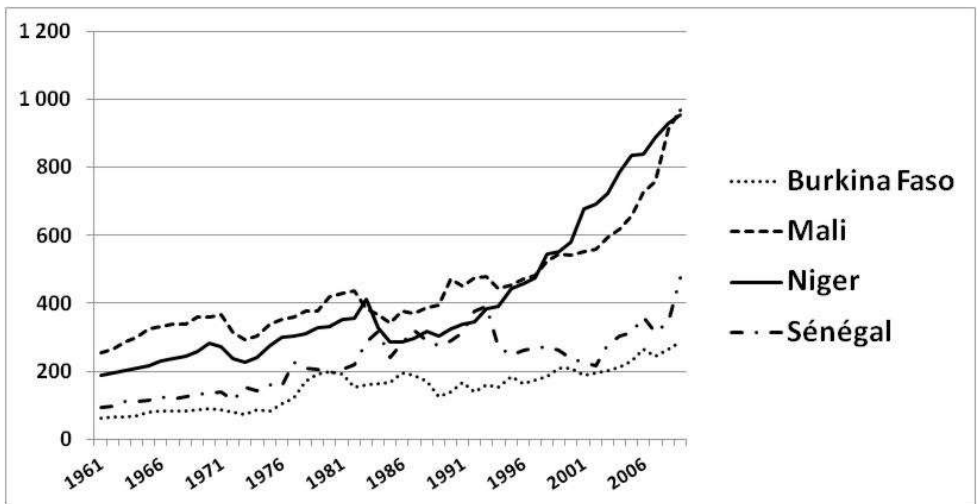


Figure 2 : Évolution de la consommation apparente de produits laitiers au Sénégal, au Mali, au Burkina Faso et au Niger (en millions de litres équivalents lait/an) [d'après FAO, 2012].
Prod. tot de laits (vache, chamelle, chèvre, brebis) + importations (sauf beurre).